

**HADA Keisuke**

*La Vie du bon côté*

**Roman traduit du japonais  
par Myriam Dartois-Ako**



*Éditions Picquier*

La lumière du jour qui filtrait entre les rideaux et le montant de la fenêtre était pâle.

La couette remontée jusque sur la tête, Kento éternua un grand coup dans l'obscurité. Cette année, il avait commencé à souffrir du rhume des foins. Bien qu'il ait fermé la porte et obstrué la bouche d'aération, du pollen de cèdre avait pénétré dans sa chambre d'une dizaine de mètres carrés, déclenchant chez lui une réaction immunitaire exacerbée. Il tendit la main vers la boîte de mouchoirs posée à la tête de son lit et, dans son champ de vision, le rai de lumière pâle s'imposa à nouveau. Était-ce l'aube ? Pourtant, lorsque le martèlement de la canne l'avait réveillé un peu plus tôt, la luminosité était la même. Était-ce alors une image du matin précédent ? Il remit en ordre ses souvenirs épars. Pas d'erreur, c'était ce matin. Il regarda la pendule : il était onze heures et demie.

Il quitta sa chambre orientée au nord ; la porte vis-à-vis de la sienne, dans le couloir, était fermée. On était mardi, pas le jour du centre d'accueil. Aucun néon n'était allumé, c'était comme s'il n'y avait personne. Kento longea le vestibule et la salle de bains, gagna le salon ; là non plus, aucune trace de vie. Il commençait à peine à s'habituer à la présence agaçante de son grand-père qui n'allumait pas la lumière, ne faisait pas le moindre bruit sauf pour se déplacer et faisait semblant de ne pas être là alors qu'ils partageaient le même espace. Sur la table de la salle à manger trônait le déjeuner de l'aïeul, un *onigiri*, une boulette de riz préparée par sa mère partie au travail. Le salon comme la pièce japonaise attenante étaient équipés de bow-windows orientés au sud, mais il y faisait plus sombre que d'habitude. Au chuintement des voitures dans la côte sous les fenêtres, on devinait qu'il pleuvait ou qu'il avait plu récemment. Les yeux blessés par la lumière qu'il venait d'allumer, Kento éternua, se moucha et s'assit sur le canapé en similicuir. Le journal du matin et son paquet de prospectus reposaient sur la table basse, intacts. Puisqu'il n'avait rien à faire, l'aïeul, il pourrait au moins passer en revue les gros titres. La délicatesse de façade du grand-père qui, comme pour bien montrer qu'il avait conscience de son statut de parasite, ne touchait à rien avant d'y être autorisé par Kento ou sa mère, chez qui il vivait, lui arracha une grimace. Il alluma

la télévision. Dans le silence presque total, des bavardages féminins et une musique électronique fusèrent. Une publicité pour les soldes, suivie par les propos d'intervenants aux domaines d'expertise improbables. Cette sensation d'avoir la vue et l'ouïe fouaillées, moins d'une minute après avoir allumé le poste, tenait lieu à Kento de stimulant matinal dans le quotidien dérégulé qui était le sien depuis qu'il avait quitté son emploi.

Il avait un mal de reins carabiné, peut-être à cause du travail physique de la veille – un petit boulot journalier pour une salle de concert – venu aggraver son mal de dos chronique ; la position assise le faisait souffrir. L'habitude prise ces sept derniers mois, depuis sa démission, de se rendormir le matin n'était peut-être pas si bonne, vu son léger mal de tête. Il saisit le journal et la pile de prospectus et s'allongea sur le canapé. Après avoir parcouru les programmes télé et les pages société, il feuilleta les réclames aux couleurs vives ; son regard finit par s'arrêter sur un imprimé en noir et blanc. C'était un appel à la prudence émis par la municipalité à destination des conducteurs âgés. A peine un mois plus tôt, une octogénaire avait perdu le contrôle de sa petite cylindrée et renversé trois piétons sur un passage clouté, finissant sa course contre le mur d'un pavillon ; l'accident s'était produit tout près d'ici – la résidence Tama Grant Heights, inaugurée quarante ans plus tôt au cœur de la ville

nouvelle de Tama. Une écolière était morte, les deux autres personnes avaient été blessées et la conductrice hospitalisée dans le coma, comme l'avaient rapporté les informations nationales le jour même.

Une fois son petit-déjeuner avalé – des plats préparés à l'avance conservés au réfrigérateur –, Kento régla le purificateur d'air au maximum et retourna s'allonger sur le canapé. Avoir les reins en compote n'était déjà pas gai, mais avec les yeux et le nez pris par le pollen de cèdre et une migraine par-dessus le marché, il ne risquait pas d'arriver à potasser son certificat de notariat, qui requérait une concentration intense. Surfer sur le Net, regarder la télévision ou un film, toutes les activités sollicitant principalement la vue étaient hors de question, et avec son mal de dos qui lui interdisait aussi le sport, il n'était pas en état de faire grand-chose. Voir du monde lui permettrait au moins d'oublier passagèrement ses problèmes de santé, mais Ami, sa petite amie de quatre ans sa cadette, employée d'une boutique de design dans un centre de magasins d'usine, était au travail. Il dormait moins bien et plus longtemps à cause du martèlement de la canne en aluminium de son grand-père qui se rendait aux toilettes à intervalles réguliers ; malgré tout, après une nuit de neuf heures et demie, il n'avait pas sommeil.

Etre condamné à passer le temps sans rien pouvoir faire était vraiment l'enfer, songea-t-il.

Il préférait encore les jours où, jeune diplômé, il s'épuisait à donner le meilleur de lui-même pour répondre aux réclamations chez le concessionnaire automobile pour lequel il avait travaillé pendant cinq ans, ou ceux où il se faisait brutalement rembarrer par une fille qui lui plaisait, ces jours où la peine et la douleur étaient clairement identifiées.

Dans l'état lamentable qui était le sien, ne pouvait-il vraiment rien entreprendre ? Il y réfléchissait, le regard tourné vers la télévision, mais la quantité excessive d'informations délivrées par la TNT aux images trop nettes jusque dans les coins de l'écran irritait ses yeux comme voilés par les démangeaisons, et il éteignit le poste. Dans le calme qui se fit, l'image de son grand-père lui traversa l'esprit ; autrefois, il regardait souvent les tournois de sumo diffusés en direct, mais plus maintenant. Kento se leva. Puisqu'ils étaient désœuvrés tous les deux, il n'avait qu'à lui faire la conversation, plutôt que de perdre son temps.

Il frappa à la porte et entra sans attendre la réponse. Il avait sous les yeux la tête du grand-père allongé sur son lit à armature tubulaire. L'aïeul paraissait éveillé, les yeux et le visage tournés vers son petit-fils. La pile de couettes superposées laissait deviner en son milieu un renflement d'un peu plus d'un mètre de long, dont on peinait à imaginer qu'il cachait le buste et les quatre membres d'un homme adulte.

— Bonjour.

Sans se préoccuper de son grand-père qui s'agitait parce qu'il l'avait salué, il s'approcha de la fenêtre et ouvrit en grand les rideaux occultants roses à demi tirés. Passe encore qu'il n'allume pas la lumière sous prétexte de faire des économies d'énergie, mais ne pas ouvrir les rideaux, il cherchait à déprimer ou quoi? Il écarta les voilages du bout des doigts, mais depuis la pièce qui donnait sur le parking et la voie ferrée derrière un grillage, le bourdonnement de la circulation était inaudible, impossible de savoir s'il pleuvait ou non. Le bureau dans le coin près de la fenêtre était jonché de vêtements qu'on semblait avoir renoncé à ranger en cours de route. Les étagères du haut et du bas de la bibliothèque qui faisait office à la fois de tête de lit et de partition entre le bureau et le lit portaient encore les livres de jeune fille de sa sœur aînée – elle s'était mariée trois ans plus tôt – tandis que sur l'étagère du milieu s'alignaient les divers médicaments et babioles qu'entassait le grand-père. L'aïeul, venu s'installer peu après que la sœur de Kento avait quitté la maison, ne possédait pas grand-chose, surtout des médicaments et des vêtements, mais sa garde-robe, sacrément étoffée, occupait trois bacs en plastique à roulettes.

Après avoir repoussé la pile de couettes qui l'empêchait quasiment de se retourner dans son lit, le grand-père s'était redressé ; il posa lentement

sur le parquet ses pieds en chaussettes. Il affichait en permanence un air lugubre et grommelait entre ses dents en se frottant les reins. Son dos rond ne laissait pas deviner l'ombre d'une cambrure.

— Tu restes ici, aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Ouais. Hier je bossais, mais aujourd'hui j'étudie à la maison.

— D'accord.

Sa main droite passa de ses reins à son épaule gauche, qu'il entreprit de masser.

— C'est que j'ai les épaules nouées, aussi.

Il portait plusieurs couches de tee-shirts, à manches longues ou courtes, en épais coton aux teintes ternes qu'on aurait dit choisies avant tout pour leur discrétion. Avec toutes ces épaisseurs de vêtements, vu le poids que ça faisait, bien sûr qu'il avait des courbatures aux épaules. Dénué de toute notion scientifique sur l'isolation thermique par couches d'air, il refusait de porter les vêtements en laine et en duvet que lui achetait la mère de Kento. Avait-il toujours été ainsi ou l'était-il devenu, c'était un mystère pour Kento qui partageait son quotidien depuis trois ans seulement. En plus, cela ne faisait que sept mois qu'ils avaient de vraies conversations, depuis qu'il avait démissionné de son travail de dingue chez le concessionnaire automobile.

— T'as froid ?

— Dis-moi, tu ne portes que ça ? s'enquit l'aïeul.



Kento hocha la tête, il portait un tee-shirt à col rond et à manches longues en textile technique d'une enseigne connue de prêt-à-porter et un pantalon coupe-vent doublé en polaire. La journée était froide pour un début mars mais, à l'intérieur, c'était suffisant. Il éternua, prit un des mouchoirs en papier sur le chevet pour se moucher, s'assit le dos contre le mur à côté de la porte et se tourna vers son grand-père qui demanda :

— Et tu n'as pas froid comme ça ?

— Nan.

— Eh bien... Tu vois, moi, je suis frileux. Aujourd'hui aussi, qu'est-ce que j'ai froid... Je suis gelé et j'ai mal aux jambes.

Après s'être massé les épaules, il passa aux mollets, un rituel régulièrement répété, les mêmes gestes accompagnés des mêmes paroles.

— Et la nuit, impossible de fermer l'œil jusqu'à trois heures du matin. Quand j'arrive enfin à m'endormir, ta mère vient me réveiller pour le petit-déjeuner.

— Tu fais la sieste, alors évidemment que t'as pas sommeil la nuit. En plus, comme tu ne travailles pas...

— Je ne dors pas dans la journée non plus.

Vu son air bougon, il ne réalisait pas qu'il s'endormait, il croyait seulement s'allonger. Ça, il n'en démordait jamais.

— Tous les jours, j'ai mal partout... Et ça ne s'arrange pas, ça ne fait qu'empirer. Je n'ai que des misères.

Le dos rond, les sourcils froncés, l'aïeul murmurait, les mains jointes devant son visage. Le point d'orgue se profilait, sentit Kento.

— Pourvu que je vous quitte bientôt.

Kôraiya! cria Kento en son for intérieur; c'était le nom d'artiste que ses copains et lui s'étaient égosillés à crier tant et plus lors d'une sortie scolaire au théâtre kabuki, en dernière année de collège. Pendant que l'aïeul répétait la même réplique pour la énième fois, il le dévisagea en silence.

— Tous les jours, je prie pour partir.

Quand l'aïeul gémissait ainsi d'une voix faible, l'oncle de Kento, qui l'avait hébergé pendant quatre ans à Saitama avant son installation ici, l'arrêtait avec des paroles compatissantes. Kento tenait-il de sa mère, la plus nihiliste de la fratrie de cinq garçons et filles? Rien ne le portait à imiter son oncle. Mais même un interlocuteur impartial et distant ne dissuadait pas le vieil homme de déverser sa litanie de jérémiades destinées à susciter la compassion.

— Vous n'avez qu'à vite m'envoyer dans un mouiroir pour grabataires.

Des dizaines de fois déjà, parce que son grand-père se plaignait de ses problèmes de santé, Kento l'avait conduit à l'hôpital, chez

le généraliste, au service de chirurgie orthopédique... Mais, mis à part les deux fois où il avait été transporté aux urgences, jamais on ne lui avait trouvé de maladie mortelle. Dans la clinique où il était actuellement suivi, on lui avait dit que tant qu'il prendrait son traitement léger pour la circulation sanguine, il resterait en bonne santé. Bref, pour un homme de quatre-vingt-sept ans, il pétait la forme.

— Je vous embête, ta mère et toi... Quel embarras ! Je ferais mieux de mourir.

L'aïeul qui, de ses petites mains, se massait ici et là en grimaçant, respirait la sincérité. Il voyait trouble de l'œil droit suite à une hémorragie oculaire lors de son attaque quelques mois plus tôt, n'entendait rien lorsque son appareil auditif défaillait et souffrait de névralgies inexplicables malgré toute une batterie d'examens – autrement dit, les douleurs et les désagréments subjectifs, que lui seul percevait, étaient légion. Accablé de maux devant lesquels la médecine moderne était impuissante, il était néanmoins en bonne santé, assuré de vivre encore un certain temps. Une barrière incommensurable se dressait entre la mort et lui.

— Je n'arrête pas d'uriner, mais je suis constipé.

— Qu'est-ce que t'as mangé ce matin ?

Après avoir soutenu leur conversation habituelle quelques minutes, Kento alla au salon

prendre ses antihistaminiques achetés en parapharmacie, puis il regagna sa chambre. Un éternuement particulièrement violent lui vrilla le tympan droit durant quelques secondes, à cause du changement de pression subit. Il eut beau ramener son oreille à la normale en bâillant, une sensation désagréable persistait. S'il n'était pas en état d'étudier, il pouvait au moins surfer sur le Net; il alluma son ordinateur portable, mais le reflet du néon sur l'écran à cristaux liquides brillant lui irritait les yeux et il éteignit l'ordinateur au bout de cinq petites minutes.

Il ne pouvait rien faire. Allongé sur son lit, il avait moins mal au dos, mais il venait tout juste de se lever, il n'arriverait pas à dormir. Il passa en revue les mails sur son téléphone portable, vérifiant qu'il n'avait pas oublié de répondre à certains, ce qui l'occupa quelques dizaines de secondes. Il éternua et s'allongea sur le dos. Il avait du mal à y croire, mais avec les yeux, le nez et les reins en compote, sans personne à voir et par un temps pourri qui n'incitait pas à la promenade, un homme valide de vingt-huit ans comme lui n'avait strictement rien à faire. Il ne lui restait plus qu'à contempler le plafond blanc dans la pièce sombre. A la recherche d'une position qui soulagerait ses reins, il se tourna sur le côté gauche; il avait le papier peint blanc sous les yeux.

Il réalisa soudain quelque chose.

Jusqu'à présent, il s'était contenté de prêter une oreille machinale au cri du cœur de son grand-père.

Couché jour et nuit sans rien à faire hormis contempler le plafond et les murs blancs, coincé dans un jour polaire sans même avoir conscience qu'il avait tendance à somnoler dans la journée – en admettant que tout ce qui l'attendait au bout du chemin enduré en compagnie d'un corps condamné à ne pas aller mieux était la mort, peut-être souhaiterait-il lui aussi mourir rapidement ?

Il se dit qu'il s'était comporté de façon égoïste envers son grand-père en étant indifférent à sa volonté. D'accord, il ne participait pas aux finances du foyer, mais il tenait en contrepartie à jouer à la maison et dans la famille le rôle du petit-fils parfait ; en outre, il se flattait de tendre la main à plus faible que soi. Et pourtant, en l'occurrence, il avait été sourd à la voix du plus faible.

Cette plainte de l'aïeul qui souhaitait mourir, il n'avait pas eu la sincérité de la prendre au pied de la lettre.

Le grand-père était en route pour les toilettes ; le martèlement de la canne retentissait de l'autre côté de la porte. L'extrémité de sa canne était recouverte de caoutchouc, mais le bruit résonnait dans toute la maison. Pour éviter de trébucher et de se faire mal, il parcourait le couloir sombre à pas terriblement lents. Une fois déjà, il avait tenté

de mettre fin à ses jours avec des médicaments, certainement la seule façon indolore de traverser le Styx quand on est douillet, mais il avait échoué. Pour autant, essayer de le faire interner dans l'hôpital où il avait été transporté d'urgence cette fois-là – il avait passé environ deux mois dans cet établissement où l'on shootait les patients aux médicaments pour les affaiblir – ne serait pas simple maintenant que la couverture sociale pour les personnes âgées avait été réduite, et même s'il y entrait, il serait immédiatement renvoyé dans ses pénates. Autrement dit, le grand-père ne pouvait s'en remettre à des pros pour mourir dans son lit, abruti de médicaments, au terme d'un lent affaiblissement physique et moral.

Sur le parcours d'à peine cinq mètres qui séparait la chambre des toilettes, les coups de canne précautionneux, déterminés à échapper à la douleur quoi qu'il arrive, résonnaient encore. Le chemin était vraiment long.

Une fin paisible, dénuée de souffrance comme de peur.

Un novice comme lui saurait-il assister un vieillard dans sa quête d'une mort idéale, digne et désirée ?

Il était sans doute le seul à pouvoir l'aider à relever le grave défi de mettre un terme à quatre-vingt-sept années d'existence, songea Kento.

A l'issue de son entretien d'embauche, Kento se rendit à Shinjuku, toujours vêtu de son costume. Depuis qu'il avait quitté pour raisons personnelles le concessionnaire automobile qui l'employait, il étudiait seul, sans fréquenter un institut spécialisé ; il avait d'abord tenté de décrocher une qualification d'agent immobilier, avant de se tourner vers le notariat. En prime, une ou deux fois par mois, il passait des entretiens d'embauche sans lien avec ces études. Mais à l'heure où les jeunes diplômés peinaient à se caser, aucune entreprise ne voulait d'un gars sorti d'une université de troisième zone et qui avait travaillé cinq ans sans récolter aucune connaissance spécifique.

Il patienta dans les environs de Shinjuku sans dépenser un sou et, à quatorze heures, retrouva Ami au deuxième étage du grand magasin Lumine. Il l'accompagna pendant qu'elle faisait les vitrines – elle n'acheta rien – puis ils se dirigèrent vers le quartier de Kabukichô. Ils vivaient tous les deux chez leurs parents ; ils avaient plusieurs *love hotels* de prédilection, deux à Shinjuku et deux à Hachiôji. A cause du détour que cela faisait en train, ils n'allaient à Hachiôji que lorsque l'un d'eux disposait de la voiture familiale.

Kento avait éjaculé vingt minutes après avoir pris la chambre pour plusieurs heures ; il était fourbu. Le visage enfoui dans la poitrine généreuse d'Ami, qui contrastait avec sa petite taille, il dit :

— En fin de compte, faire un câlin comme ça tous les deux, c'est ce que je préfère.

Une réplique enjôleuse destinée à faire oublier son manque de résistance et d'endurance.

— Tu as quelque chose de collé sur ta chaussette, lui fit remarquer Ami.

Assis sur le lit, Kento était en train d'enfiler son pantalon. Il examina la plante de ses pieds, un truc mou adhérait à sa chaussette droite. C'était une fine plaque de riz aggloméré, un peu plus grande qu'une pièce de dix yens. A part son grand-père, personne ne renversait par terre l'équivalent d'une demi-cuillerée de riz. Dire que c'étaient ses chaussettes préférées, des Takeo Kikuchi qu'Ami lui avait offertes pour la Saint-Valentin.

— Et merde...

Ils quittèrent avant dix-huit heures la chambre d'hôtel dont ils se partagèrent la facture, dînèrent dans un *family restaurant* puis s'installèrent dans un café à l'enseigne d'une grande chaîne au carrefour de Shinjuku-sanchôme. A l'étage, près de la fenêtre, la vue et l'atmosphère étaient plus sympathiques qu'au *family restaurant*; c'est là que, suivant un rituel bien établi, Kento écoutait les multiples doléances d'Ami et tirait lui-même des plans sur la comète. Comme Ami ne buvait pas d'alcool, ça ne lui coûtait pas cher. Outre ses maigres économies du temps où il travaillait, il disposait de cinq cent soixante mille yens gagnés grâce à un essai clinique de dix-sept nuits pour



un nouveau traitement contre la dégénérescence maculaire sénile, et il tirait aussi des revenus de petits boulots occasionnels ; de quoi s'offrir des plaisirs simples, même s'il ne travaillait plus depuis sept mois.

Après avoir occupé le terrain pendant près de deux heures avec seulement une consommation chacun, ils prirent le chemin de la gare. Une belle femme élancée en tailleur les croisa, et lorsque Ami surprit Kento en train de la suivre du regard, elle fit la moue.

— De toute façon, moi, je suis moche.

Cette remarque renfermait de multiples non-dits. Tout en la trouvant pénible, Kento continua à avancer en s'évertuant à la calmer. Il avait rencontré Ami à un barbecue organisé par un ami et son physique était plus que moyen. Peut-être était-ce une question de taux d'hormones féminines, elle était très jalouse et avait tendance à se dénigrer. Ils franchirent les portillons et Kento suivit en silence Ami qui se dirigeait tout droit vers les ascenseurs prévus pour les handicapés, sans un regard pour l'escalier ou l'escalator.

Sur la ligne Keiô-Sagamihara, qui bifurque de la ligne Keiô à partir de Chôfu, une fois passé le fleuve Tama d'un noir d'encre, le paysage par la fenêtre change radicalement. En journée, on n'a plus sous les yeux que de la verdure et des quartiers résidentiels. Ami, qui avait quitté le centre de Tokyo en cinquième année d'école primaire,

racontait combien elle avait été surprise par la soudaineté avec laquelle le paysage devenait champêtre alors qu'on était encore en ville. Descendu deux gares après elle, Kento gravit la rue en pente douce qui menait à Tama Grant Heights. Plusieurs bouquets de fleurs étaient disposés à l'endroit où l'octogénaire avait renversé une fillette. A l'époque où il travaillait chez ce concessionnaire automobile, il avait eu affaire à plusieurs centaines de vieillards décrépits fermement décidés à continuer de conduire. Alors que le vaste réseau de transports en commun permettait de se déplacer sans voiture, ces hommes et ces femmes incapables de s'adapter aux nouvelles technologies s'accrochaient à leur volant, sans même daigner apposer sur leur véhicule le disque signalant les seniors.

Quand il arriva à la maison, sa mère était dans la salle à manger et son grand-père, assis sur le canapé, mangeait une pêche pour le dessert. Il ne touchait ni à la viande ni aux légumes un peu fermes mais se jetait sur les mets fondants et sucrés. Et voyant que le fruit avait goutté sur le parquet, Kento repensa à sa chaussette souillée. Comme il avait mangé léger au *family restaurant*, il entreprit de finir les restes du dîner, à côté de sa mère.

— Tiens, maman, mon assiette.

L'aïeul, son fruit terminé, tendait son assiette à la mère de Kento, qui dit avec un claquement de langue :

— Notre marché, c'est que tu la remportes toi-même à la cuisine. C'est pas possible, ça, à force de fainéanter, tu vas devenir grabataire.

Tête basse, le vieil homme grondé par sa fille se leva à contrecœur et, son assiette dans la main gauche et sa canne à la main droite, se dirigea lentement vers la cuisine. Le même échange se répétait plusieurs fois par semaine. Les jours où il ne se sentait pas trop mal, il déambulait à travers l'appartement, s'attelant de lui-même à des exercices maison pour éviter de rester cloué au lit, mais les deux ou trois mètres qui séparaient le canapé et la salle à manger de la cuisine lui faisaient vraiment horreur. Faire de l'exercice, ça allait, mais marcher utile, non. Il était comme ces gens qui fréquentent une salle de sport mais évitent les escaliers au quotidien.

— Maman, tu crois que je devrais prendre mes médicaments maintenant ? demanda-t-il, son sachet de médicaments à la main.

— Fais comme tu l'entends, de toute façon, ces médicaments, en réalité, tu n'en as pas besoin.

— S'il te plaît, Kento, tu peux m'apporter de l'eau ?

— Ne profite pas de Kento ! Va te servir toi-même !

— Il n'y a pas de quoi se fâcher comme ça... murmura-t-il d'une voix pathétique à l'extrême.

La mère de Kento fronça les sourcils. Face à ces caprices perpétuels et ce chantage affectif,

son agacement chronique menaçait d'atteindre ses limites. Kento avait brutalement perdu son père en deuxième année d'école primaire, il en était donc réduit à l'imaginer, mais il lui semblait qu'avec une personne très âgée, les échanges au quotidien étaient plus tendus lorsqu'il s'agissait de ses propres parents que ses beaux-parents.

Le prêt immobilier pour l'appartement avait été éteint par l'assurance de son père disparu et ils disposaient de la pension de retraite du grand-père, agriculteur durant sa vie entière, ainsi que des deux cent vingt mille yens de salaire mensuel de sa mère, vacataire depuis qu'elle avait fêté ses soixante ans cette année. Autrement dit, d'un point de vue financier, les options restaient ouvertes quant au sort à réserver à l'aïeul. Si le niveau de stress de la mère de Kento, qui l'accueillait chez elle depuis trois ans, finissait par exploser, elle pouvait entreprendre sur-le-champ les démarches pour l'inscrire sur la liste d'attente d'une maison de retraite publique de Nagasaki.

— Papy, tu veux prendre un bain ce soir ? demanda Kento.

De retour de la cuisine, le grand-père s'était réinstallé dans le canapé.

— Je n'ai pas vraiment transpiré.

A part lui faire la conversation, sur le plan pratique, les tâches qui revenaient à Kento étaient de le conduire à l'hôpital ou chez l'audioprothésiste et, les jours où il n'allait pas au centre

d'accueil, de l'aider à prendre son bain. Frileux, l'aïeul prenait volontiers un bain l'hiver, mais il allait souvent se coucher sans se laver les jours comme celui-ci où Kento et sa mère étaient tous les deux disponibles, tandis que s'ils avaient à faire, forcément, il les tannait pour prendre un bain parce qu'il avait froid. Bref, c'était un véritable casse-pieds, qui cherchait à se faire dorloter. L'aider à prendre son bain se résumait à être présent lorsque, nu comme un ver, il entrait et sortait de la baignoire, Kento n'avait pas à laver son corps nanti d'un pénis semblable à un morceau de bardane mis à tremper dans l'eau ; il se demandait d'ailleurs si son aide était vraiment nécessaire. Néanmoins, c'était avant et après le bain qu'intervenait la majorité des décès de vieillards à leur domicile. Sur ce point, les spécialistes des soins aux personnes âgées étaient très forts : au niveau national, les accidents liés au bain dans les centres de soins pour le troisième âge étaient rarissimes, avait-il appris récemment. Autrement dit, l'aïeul ne risquait pas de mourir dans la baignoire du centre d'accueil le lundi, le mercredi et le vendredi.

A la maison, Kento avait bien entendu envisagé d'augmenter la température de l'eau du bain tout en abaissant drastiquement celle du cabinet de toilette où son grand-père se déshabillait, afin d'exaucer une bonne fois pour toutes son vœu. Mais cela serait revenu à l'assassiner

indirectement, et surtout, on s'éloignait de l'idéal d'une mort paisible et sans souffrance.

Son dessert et ses médicaments avalés, le grand-père qui avait décidé de ne pas prendre de bain resta un moment dans le canapé, apathique, les yeux sur l'émission de variétés à la télévision ; il finit par marmonner entre ses dents « Je n'y comprends rien » en rentrant le cou. L'écran à haute résolution de la TNT excédait les aptitudes visuelles des personnes âgées. Avant de vivre avec son grand-père, Kento croyait que la seule raison d'être de ces émissions était de divertir les vieillards. Mais si les vieux en question ne les regardaient pas pour cause de déficience oculaire, baisse des capacités intellectuelles et déficit d'attention, alors, à qui étaient-elles destinées ?

— Je suis de trop, hein, je vais retourner dans ma chambre.

— Pas besoin de nous l'annoncer, espèce d'enquiquineur... grommela la mère de Kento.

Elle lança un regard mauvais au grand-père qui s'éloignait dans le couloir sombre en s'aidant de sa canne. Elle n'avait pas baissé la voix, mais si on ne lui parlait pas en s'adressant directement à lui, l'aïeul n'entendait rien. Ses oreilles s'étaient transformées en une sorte de micro unidirectionnel, non pas à cause d'une perte de l'audition, mais plutôt, semblait-il, d'un affaiblissement de ses compétences langagières.